1

Vous trouvez que je bâfre, là tout de suite ? Ce n'est rien. Rendez-vous en ligne le 31 décembre, pour assister à la diffusion en direct de mon dernier repas. Il y a un petit nouveau dans le couloir de la mort. Pourquoi je fais ça ? Je ne peux pas passer une année de plus dans ce costume de graisse, mais je peux terminer cette année dans une apothéose. Si vous vous sentez de le supporter, vous êtes invités à me regarder… me gaver jusqu'à crever.

Butter

La plupart des gens diraient que cette équipée délirante a démarré sur le site Web. Pour moi, ça a commencé deux jours plus tôt, un mardi soir, devant la télé dans mon salon. Je regardais les infos, parce que c'est ce qu'avait mis ma mère avant d'aller préparer le dîner, et elle avait laissé la télécommande à l'autre bout de la pièce, parmi les équipements multimédias, juste à côté de l'écran.

Pourquoi les gens font-ils ça – poser la télécommande près de la télé ? C'est quoi le but ? Peut-être avait-elle

espéré m'obliger à me lever et à faire un peu d'exercice, comme si quelques pas à travers le salon pouvaient changer quoi que ce soit.

Enfin bref, aux infos on parlait des compagnies aériennes qui avaient décidé de faire payer deux places aux passagers obèses.

Remarquez, je comprends. C'est gonflant d'être assis à côté du gros dans l'avion. Il empiète sur l'accoudoir ou il vous contraint à vous tasser contre le hublot, mais, croyez-moi, personne n'est plus mal à l'aise que ce gars-là, le gros, qui doit s'écraser dans ce siège minuscule et qui sait que personne n'a envie d'être à côté de lui. Le coût de l'humiliation est déjà assez élevé, pas la peine de surtaxer.

Dans le reportage, la nana d'une de ces compagnies aériennes qui avaient annoncé que le double tarif entrerait en vigueur le 1er janvier essayait de nous faire gober que cette mesure avait été prise dans l'intérêt des personnes volumineuses, que celles-ci seraient plus à l'aise sur deux sièges, que c'était donc justifié de les faire payer. *Tu racontes que des conneries, ma petite dame.* Je savais qu'il n'y a rien de pire – y compris caser mon cul dans un de ces espaces étriqués qui passent pour des sièges –, *rien* de pire que d'être le gars qui occupe deux places, si bien que les autres à bord ne voient que toi et se disent : « Oh ! Faut donc être gros à ce point-là pour payer double tarif. » Merci bien.

Ce truc me portait sur les nerfs quand j'ai baissé les yeux et me suis rappelé que deux places d'avion étaient

le cadet de mes soucis. Présentement, j'occupais *deux places du canapé.*

Mon regard glissa des coussins à la table basse. Une coupelle vide dans laquelle traînaient des brisures de cacahuètes M&M's, un pot de crème glacée à moitié fondue, un sachet de tortillas chips Doritos… Je ne vous donne là qu'un échantillon des gâteries qui se trouvaient à ma portée.

Une chips esseulée se tenait en équilibre précaire sur le bord du sachet. Je volai à son secours avant qu'elle tombe et l'enfournai dans ma bouche. Les saveurs explosèrent sur ma langue – salée, sucrée, épicée –, tout ce que j'aimais rassemblé en une bouchée *(Bon sang, j'adore les Doritos)*, tandis qu'en guise de bonus le craquement du croustillant emplissait mes oreilles, étouffant le son du reportage calamiteux. Pourtant, dès que j'eus dégluti, j'entendis le mot de la fin, prononcé par une voyageuse quelconque à l'aéroport – une fille si *anorexiquement* maigre et blonde décolorée qu'elle aurait pu être l'une des lycéennes que je côtoyais tous les jours à Scottsdale High :

« Ouais, je pense que c'est équitable ! » Elle fit éclater son chewing-gum. « Pourquoi est-ce que nous autres on devrait partager les places que *nous* avons payées avec des gens qui sont incapables de se retenir de grignoter avant le repas ? »

Je me figeai, un sandwich à la viande à mi-chemin de ma bouche. *Merde ! On n'a pas le droit de s'offrir un petit encas dans son propre salon sans être stigmatisé ?* Sauf qu'il

était trop tard pour parer l'attaque. Brusquement, ce sandwich n'avait plus l'air bon du tout, même son odeur m'écœurait. En fait, tout devant moi me parut soudain révoltant. Je haïssais chaque sucrerie aux couleurs vives, chaque cracker gorgé de sel.

Je m'empressai de ramasser tout ce qui traînait sur la table, sans oublier les miettes qui avaient glissé entre les coussins du canapé. Bon, j'avais déjà expérimenté ça, l'assaut des Grandes Résolutions. Elles ne duraient pas et s'achevaient généralement par un gueuleton épique. N'empêche que, quand elles arrivaient, c'était plein pot et j'étais convaincu de ne jamais plus avaler une bouchée.

Je me dandinai jusqu'à la cuisine avec mon chargement d'amuse-gueule et balançai le tout dans la poubelle, sans adresser un mot à ma mère qui me tournait le dos et s'affairait en chantonnant devant la cuisinière. Après quoi je gagnai ma chambre pour porter à mes lèvres la seule chose qui avait bon goût dans ces moments-là : mon saxophone.

*

Je me perdis dans une mélodie pendant une vingtaine de minutes avant d'être essoufflé total. Parfois, le simple fait de rester debout trop longtemps m'épuisait, et la façon dont je bougeais quand je jouais représentait un effort dont mon corps n'était pas trop capable ces temps-ci.

– C'est beau, bébé.

Ma mère se tenait dans l'embrasure de la porte, appuyée au chambranle, avec cette expression rêveuse qu'elle prend toujours quand je joue. Je m'arrêtai net et abaissai le sax pour la punir de s'être pointée en douce, manœuvre dont je lui avais demandé plusieurs fois de s'abstenir.

– C'est quoi, cet air ? Quelque chose de nouveau ?

– Non, Mum, c'est *Parker's Mood*. Tu m'as entendu le jouer cent fois.

– Mmm. Tu l'aimes vraiment, ton Charlie Parker.

– Ouais, faut croire.

– Bon, je ne voulais pas t'interrompre. Juste te dire que le dîner sera prêt dans une dizaine de minutes.

– Je n'ai pas faim.

Sa bouche se contracta dans un sourire triste, mais elle ne répondit rien. Quelque part aux environs de mes onze ans, elle avait cessé de me parler alimentation, exercice physique ou quoi que ce soit en rapport avec mon poids. Et plus je devenais gros, plus elle feignait de ne pas s'en apercevoir. J'avais longtemps pensé qu'elle était gênée, puis j'avais finalement compris qu'elle se sentait seulement coupable – sans doute d'être une mauvaise mère, pour m'avoir laissé grossir à ce point.

– D'accord, dit-elle. On commencera sans toi.

Elle allait partir quand elle se tourna de nouveau, une main posée sur le montant de la porte et avec ce sourire triste toujours plaqué sur le visage.